

LE BAL DES MENTEURS.

Roman de Jean Lambert

Le mensonge, n'est-il pas l'art de mettre un masque séduisant sur une horrible vérité. Mais sachez bien que notre conscience garde intacte l'insoutenable pour nous le resservir au dessert.

Dernier vers du poème de Victor Hugo

La conscience.

« L'œil était dans la tombe et regardait Caïn ».

Victor Hugo

Table des matières

Port-Gentil, Gabon, 19 février 1964.....	7
Saint Rémy de Provence.....	23
La mort de mon père.....	50
Saint Rémy.....	54
Géorgie : Élections de 2009.....	78
Le père Fang.....	87
Mélissa.....	105
Le commissaire Pernod.....	124
Inquiétude à Tbilissi.....	131
Moscou : Le Colonel Lagounov.....	141
Le journaliste Alain Norbert.....	145
La vie d'Alain Norbert.....	150
Télépart.....	160
Les frères Gorgadze : Sicares.....	173
La montre Breguet.....	185
Le bienfaiteur de Saint Rémy.....	191
La mort d'un journaliste.....	195
Maxime Saint-Leu et Norbert Alain.....	209
Le Doute et la confirmation.....	213
L'enlèvement de Maxime.....	220
Le revenant.....	239

Le chantage.....	244
Résurrection.....	252
Le manuscrit.....	268
Coumba, mon premier amour :.....	270
1 965 « Confessions Gabonaises ».....	275
Gabon : 1 964.....	278
Le massacre de N’Goumié.....	290
Conversation :.....	298
La fin des deux nabots :.....	315
Conclusions :.....	321

Port-Gentil, Gabon, 19 février 1964.

Ceux qui sont morts ne sont jamais partis
Ils sont dans l'ombre qui s'éclaire
Et dans l'ombre qui s'épaissit,
Les morts ne sont pas sous la terre
Ils sont dans l'arbre qui frémit,
Ils sont dans le bois qui gémit,
Ils sont dans l'eau qui coule,
Ils sont dans la case, ils sont dans la foule
Les morts ne sont pas morts.

Birago Diop

Le convoi, constitué de quatre camions GMC Truck datant de la guerre 39-40, venait d'entrer dans la banlieue sud de Port-Gentil, minuit était passé de quelques minutes, il se dirigeait vers la zone portuaire.

La ville était calme, étonnamment calme.

Les véhicules arrivaient d'une région lointaine située au cœur du Gabon, une province qui avait pour nom N'Goumié, après un parcours exténuant de six cents kilomètres à travers la brousse.

Les hommes étaient fourbus, marqués par deux jours de voyage non-stop marqués d'évènements inattendus et dramatiques.

Le convoi venait d'atteindre son but, Port-Gentil.

Le Gabon, en 1964, était devenu une ex-colonie Française, le pays avait obtenu son indépendance en 1960, une séparation, un divorce qui s'était fait amiablement à l'initiative du Général de Gaulle Président de la République Française.

La guerre éprouvante que la France vivait avec l'Algérie, un département Français, avait décidé

son choix. Notre patrimoine colonial s'émiettait, après l'Indochine il y avait eu l'Afrique occidentale Française, puis l'Afrique Equatoriale Française dont le Gabon faisait partie.

Depuis l'indépendance, l'attitude des populations Gabonaises, vis-à-vis de certains résidents Français, avait totalement changé.

Les manifestations d'hostilité envers les expatriés qui œuvraient dans le cadre de la coopération, devenaient fréquentes.

Ce climat délétère était entretenu par les opposants d'un pouvoir qui avait été mis en place par la France.

Un consensus politique nauséabond développé une opposition qui ne rêvait que de détrôner le président en place Léon M'Ba pourtant démocratiquement élu sous la houlette du Général de Gaulle.

La France, avait réussi l'exploit de transformer ce territoire, une brousse, une jungle équatoriale peuplée de tribus éparses, en une seule et grande nation.

Fédérer au sein d'un seul état, grand comme le tiers de la France, une cinquantaine d'ethnies,

sans qu'aucune d'entre elles ne constitue une majorité et n'obtienne un quelconque privilège, n'avait pas été une tâche facile.

Pendant le demi-siècle qu'avait duré la colonisation, la France avait tracé des routes, construit des ponts, des voies de chemin de fer, mis en place des services administratifs, des écoles, des hôpitaux, créé une capitale Brazzaville, installé des structures portuaires et aériennes, embauché des milliers de fonctionnaires.

Tout cela allait être soudain oublié.

Inspirés par la guerre d'indépendance d'un département Français, l'Algérie, on ne jugeait la France que sur son passé de colonisateur qui avait trop longtemps spolié les richesses du pays.

Oubliée la modernisation et la transformation du pays, on montrait seulement du doigt les avantages que la France avait pu tirer de cette colonisation.

Nous avons, il est vrai, exploité des ressources naturelles, prélevé les bois précieux dans les immenses forêts inexploitées, extrait les trésors

qui dormaient sous terre, du pétrole et des diamants.

Toutes ces richesses, toujours intactes, loin d'être taries, allaient alimenter le fantasme de quelques Gabonais assoiffés de pouvoir, instruits et éduqués à nos frais dans les universités françaises. Ils allaient pouvoir bénéficier eux aussi, d'une large part de ce pactole.

Au cours de ce long trajet qui avait duré deux jours, le convoi avait traversé le pays, d'Est en Ouest, parcourant uniquement des pistes forestières, délaissant les grands axes.

Il arrivait de la région de N'Goumié qui était le centre géographique du pays, ils avaient évité soigneusement les zones peuplées, les villes et les villages.

L'homme qui dirigeait cette opération de rapatriement avait pour nom Kinski.

Cet ancien militaire originaire de Géorgie avait décidé d'imposer à ses hommes des précautions hors normes, il fallait, pendant ce trajet, traverser le pays discrètement, ne pas se faire

repérer par les militaires qui avaient récemment pris le pouvoir, afin d'éviter des affrontements meurtriers inutiles avait-il dit.

Les raisons qui motivaient cette discrétion étaient toutes autres, mais personne ne savait.

Quand ils atteignirent Port-Gentil, les camions s'étaient introduits dans la zone portuaire tard dans la nuit, il était près de deux heures.

L'endroit était désert, quelques ivrognes gisaient sur des palettes, abrutis par l'alcool, dormant à poings fermés.

La veille, il y avait eu, comme dans beaucoup de villes du Gabon, des manifestations de soutien et de sympathie pour le nouveau gouvernement de Jean Hilaire Aubame, les festivités s'étaient achevées par des beuveries, très tard dans la soirée.

La police et les militaires, depuis quelques jours à la solde du nouveau président avaient laissé faire, encouragé même cette beuverie collective, l'armée avait reçu des consignes, des ordres stricts, il faut laisser le peuple manifester, libérer sa joie, se défouler, dans les jours et les

mois qui allaient venir, ils ne tarderont pas à déchanter, mais il sera trop tard.

Les pouvoirs se succèdent, passent de mains en mains, d'hommes en hommes, mais, malgré les promesses la condition, le sort des déshérités reste toujours la même, la nécessité et l'entretien d'une misère est bien ancrée dans l'histoire.

L'ancien Premier ministre, Jean Hilaire Aubame, venait de prendre le pouvoir, il avait remplacé le Président Léon M'Ba, une succession qui ne s'était pas passé très démocratiquement, qualifié par De Gaulle de coup d'État, organisé avec la complicité des forces armées.

À l'heure où le convoi était arrivé au port, les militaires de la garnison et les policiers étaient certainement tous saouls, aucun d'entre eux n'était en état de patrouiller sur les quais.

Vladimir Kinski qui dirigeait cette expédition le savait.

Il repéra une cabine téléphonique publique et s'absenta un long moment, prétextant un contact nécessaire.

À son retour, il informa brièvement sa troupe, il prit la décision de quitter Port-Gentil, le convoi prit la direction du sud, suivant une route qui longeait la côte maritime en direction d'Omboun, un village de pêcheur ou un navire, un vieux rafiot qui transportait habituellement du bois vers la France, devait attendre les hommes pour prendre discrètement la mer vers l'Europe.

Le trajet dura une heure sans incident.

Dans un lieu désert, qui ressemblait à un vieux port abandonné, seul sur un quai, un homme attendait, une arme à la ceinture, il était debout devant un vieux bateau bouffé par la rouille, amarré à un ponton de bois qui avait été construit dans cette anse aux eaux profondes.

Kinski et l'homme semblaient bien se connaître. Leurs retrouvailles furent fraternelles, après quelques poignées de main et grandes claques dans le dos, le capitaine invita Kinski à transférer son chargement à bord et faire embarquer ses hommes.

Plusieurs lourdes caisses furent déchargées des camions et descendues en fond de cale. Quand

cela fut fait, Kinski invita ses soldats à se réunir, les caisses furent ouvertes et le contenu répandu a même le sol, sur les tôles rouillées, bouffées par le sel.

Il y eut, un grand silence, les yeux des hommes se mirent à briller devant le monceau de pépites d'or et des gemmes de diamant brut qui s'épalaient devant eux.

Chez certains de ces misérables, on pouvait déceler dans leurs pupilles dilatées, une lueur de folie, une lumière d'espoir.

Kinski, connaissait bien les tourments qui agitent la nature humaine, il savait que parmi les hommes qu'il commandait et côtoyait depuis plusieurs années, l'instinct meurtrier, l'envie de tuer n'était jamais très loin, comme si un acte meurtrier pouvait les libérer de l'entrave qui cerclait leur conscience.

Kinski percevait ce risque de dérapage dans leurs regards chaque fois qu'il donnait un ordre, qu'il hurlait, menaçant pour affirmer sa domination.

Les dompteurs, ceux qui côtoient journallement les fauves, savent qu'il ne faut jamais tourner le

dos aux lions, même un bref instant, les félins sont toujours aux aguets, prêts à vous labourer le dos de leurs griffes acérées pour se libérer de cette ligature psychologique, cette domination.

La vision de ce trésor, ce monceau d'or et de diamants, pouvait faire basculer ces misérables dans la folie, au risque d'entraîner les autres dans un délire, même parmi les plus sensé.

Kinski avait bien prévu cette réaction, mais pris de vitesse, il prit conscience qu'il avait commis une maladresse. Il avait initialement prévu de désarmer sa troupe avant d'étaler le butin.

Avec ses deux équipiers, ses hommes de confiance, ils avaient gardé leurs pistolets-mitrailleurs à la hanche, les canons pointés vers les hommes, le cran de sécurité ôté, le doigt sur la détente.

Après quelques secondes de silence, la stupeur fit place à un murmure, puis un brouhaha s'éleva, la troupe commençait à s'agiter.

Kinski leur demanda de reculer et de déposer leurs armes dans une caisse métallique qui avait été déposée à cet effet.

L'un d'entre eux, un Corse, une grande gueule qui s'était fait déjà remarquer à plusieurs reprises en discutant les ordres, tenta de s'opposer à cette décision, méfiant, il déclara ne pas vouloir lâcher son arme, il tenta de convaincre les autres hommes de faire de même, Kinski senti qu'il pouvait à tout instant perdre le contrôle, le pouvoir qu'il tenait jusque-là sur cette troupe.

Il décida, sans attendre, sans tenter de palabrer ou de convaincre il abattit l'homme froidement d'une courte rafale de son pistolet-mitrailleur dans la poitrine.

Une quinzaine de balles laboura le torse du Corse, ne lui laissant aucune chance de survie.

Kinski s'adressa tout de suite aux hommes, profitant de leur stupeur, gardant son arme pointée vers eux.

- Vous ne me faites plus confiance ?

La question était claire, le premier qui allait ouvrir sa gueule risquait de subir le même sort.

Kinski avait retrouvé sa superbe, son autorité, le calme revint immédiatement, le silence se fit.

Sergueï et Conrad mitraille à la hanche s'étaient rangés aux côtés de Kinski, affichant leurs solidarités avec l'officier.

L'exemple avait servi de leçon, tous les hommes, sans le moindre murmure, déposèrent leurs armes dans le caisson métallique.

Kinski poussa une gueulante :

- Je n'ai qu'une parole, je vais faire ce que j'ai promis, nous allons partager équitablement le magot, vous êtes d'accord ?

Les hommes, définitivement soumis, répondirent oui, sans oser élever le ton.

Kinski, demanda à ses hommes de confiance de procéder à la répartition du trésor.

Ils constituèrent sur le sol métallique de la cale, vingt-six tas d'or et de pierres à peu près identique. Puis, il appela les hommes un par un par leurs noms, chacun d'entre eux fut invité à remplir son sac à dos avec le tas qui lui était désigné, le capitaine du bateau eut deux part.

Quand le navire fut en haute mer, balloté par la houle de l'Atlantique qui arrivait du large par le travers, il mit la barre vers les côtes espagnoles.

Les membres de l'équipage jetèrent aux requins le corps de l'homme qui avait osé défier Kinski. Après deux jours de mer, le navire arriva en vue de son objectif, on attendit la nuit pour jeter l'ancre au large d'un village qui avait pour nom Isla Christina à l'extrême sud de l'Andalousie, pas très loin de Séville.

Tous les hommes débarquèrent rapidement sur une plage déserte, par petit groupe de quatre, il fallait faire vite, les chaloupes en bois vermoulu prenaient l'eau et les patrouilles des douaniers risquaient de surgir à tout instant.

Kinski avait auparavant briefé ses hommes :

- Une fois à terre, chacun de vous sera libre de prendre la destination qu'il souhaite, ne restez pas ensemble, pas plus de deux, si j'ai un conseil à vous donner, les gars, soyez discret, n'étalait pas votre richesse, négociez vos pierres une seule à la fois, toujours dans

des villes différentes, commencez par vivre chichement et ne vous confiez à personne, ne racontez jamais à quiconque votre histoire, méfiez-vous des femmes et des gens qui souhaiteraient devenir vos amis. Bonne chance à tous.

Kinski s'était ensuite tourné vers un homme, vêtu d'une chemise bleue, son nom était brodé en rouge sur la pochette, il était le seul à voyager sans arme.

Il était resté loin de la troupe, à l'écart, ne se mêlant pas aux autres hommes. Il semblait différent des brutes incultes qui formaient le bataillon de mercenaires.

Il avait lui aussi reçu une part, quelques kilos d'or et de pierres précieuses qui pesaient lourd dans son sac à dos, le poids d'un remord avec le temps peut devenir écrasant.

Kinski voulu le saluer avant qu'il ne quitte la plage.

- Vous rentrez chez vous doc, qu'allez-vous faire de tout cet argent ?

Celui qu'il avait appelé doc, pris sur lui pour répondre, il n'avait jamais eu de sympathie pour Kinski, mais il connaissait bien l'homme et il tenait à rester en vie

- Je rentre en France, c'est mon pays.
- Nous trois, nous rentrons en Géorgie, c'est notre terre natale, bonne chance, il y a peu de chance pour que l'on se revoie un jour, mais je vous conseille de ne jamais parler à qui que ce soit ce que nous avons vécu ensemble, sachez que nous n'hésiterons pas à confirmer que vous avez été notre complice dans cette dernière opération, bonne route.

L'homme avait mis son sac à l'épaule, la tête basse, il longea la plage de sable pour gagner le chemin de douane qui n'était pas loin.

Puis, à travers bois, il prit la direction du Nord.

Saint Rémy de Provence.

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un
beau voyage,
Ou comme celui-là qui conquiert la Toison,
Et puis est retourné, plein d'usage et
raison,
Vivre entre ses parents le reste de son
âge !

Joachim du Bellay

2 juillet 2010, le retour du fils.

Quand le taxi me déposa devant la maison de
mes parents à Saint Rémy, j'ai ressenti un
immense soulagement.

J'arrivais d'Alice Springs une ville située au cœur
du désert Australien, trente-deux heures de vol
et trois escales, je venais de traverser la moitié
de la planète.

J'avais atterri la veille à Paris, subi quatre heures
de TGV jusqu'à la Gare d'Aix en Provence, mais

ma dernière étape avait été la plus pénible, une heure et demie de voiture avec un chauffeur de taxi qui avait décidé de me faire la conversation. Dès que je lui avais indiqué ma destination il s'était cru obligé de me commenter les derniers évènements de la région.

- Vous allez à Saint Rémy en Provence mon petit, vous avez dû entendre parler du meurtre qui a eu lieu, il a deux semaines ?

- Oui ai-je répondu, bien sûr je suis au courant.

- Un pauvre docteur, un médecin à la retraite qui a été assassiné dans des conditions effroyables, qu'est-ce qu'il avait pu faire pour mériter cela, je vous le demande, vous vous rendez compte, c'est terrible, bon c'est vrai vous allez me dire qu'à Marseille il y a un mort toutes les heures, mais c'est Marseille, les trafics, les voyous, mais à Saint Rémy c'est la campagne, mais il paraît que maintenant, même dans les villages les plus calmes, la pègre s'installe, vous comprenez c'est plus tranquille, pour installer leur trafic, mais, il n'y a pas de fumée sans feu, vous n'allez pas

me faire croire qu'il n'y a pas derrière ce meurtre une histoire de drogue, de prostitution ou de bonne femme, c'est peut-être un crime passionnel, qu'est-ce que vous en pensez ?

J'étais épuisé par mon voyage, j'ai bien tenté de protester, mais sans doute un peu trop mollement, sans réelle conviction, il l'a senti le bougre il a pris ma torpeur pour un encouragement et il en a profité pour en rajouter une couche.

- Vous voyez le mal partout avais-je répondu.

- Mais, mon brave ami, le mal est partout mon pauvre monsieur, si vous saviez, nous les taxis comme nous sommes persécutés poursuivi par les services fiscaux, les impôts nous saignent, nous épuisent, on nous flique.

J'ai compris que rien n'allait pouvoir arrêter cet abruti de bavasser, il fallait que je lui dise.

- Monsieur, s'il vous plaît, le type que l'on a retrouvé mort, c'est mon père, et croyez-moi c'était un brave homme, un médecin dévoué.

Il s'est mis en colère ce con :

- Vous ne pouviez pas le dire tout de suite au lieu de me laisser vous raconter des bêtises.
- Vous êtes partis au quart de tour, oublions cela, je viens de faire trente heures d'avion, laissez-moi me reposer.
- Bien sûr Monsieur, excusez-moi.

C'était bien mon père, le docteur Saint-Leu que l'on avait découvert, assassiné sur les berges du lac de Sainte-Croix, ses obsèques avaient eu lieu quinze jours auparavant.

Mon seul regret, ne pas l'avoir vu une dernière fois avant sa mort, mais je ne pouvais m'en prendre qu'à moi.

J'avais appris la terrible nouvelle par un simple mail que ma direction m'avait fait suivre, à un moment où je me trouvais à l'autre extrémité de la terre, aux antipodes.

Étrangement, sur l'instant, quand j'ai lu ces quelques lignes lapidaires, à ma grande inquiétude, je n'avais rien ressenti, ni peine, ni douleur.

J'avais conclu presque froidement, sans émotion, que mon père venait d'atteindre le terme de sa vie, il avait franchi le point de non-retour, celui que nous atteignons tous, un jour ou l'autre, un terme, une fin, le bout du bout, l'extrémité de notre existence.

D'après le toubib de notre camp, un ami à qui j'avais confié mes inquiétudes sur ma réaction, j'avais dû développer, sans le vouloir, sans m'en rendre compte, une stratégie d'évitement émotionnel, un moyen de défense.

J'avais mis, depuis plusieurs années, une barrière géographique entre mon père et moi. C'est cette distance qui m'avait permis de faire abstraction d'un réel visible, rendre ce drame impalpable.

Sa mort était, pour moi, un évènement virtuel.

On ne peut pas vraiment imaginer ni ressentir une émotion lors d'un évènement que l'on ne voit pas, que l'on ne touche pas du doigt.

Tout le temps qu'a duré mon voyage, en avion, en train, puis en taxi, j'étais effrayé par mon attitude, cette apparente indifférence que j'affichais me taraudait le cœur, je me posais la

question, suis-je un être normal, ne serais-je qu'un monstre insensible, sans compassion, sans amour, j'agissais comme si je n'avais eu aucun attachement, aucun amour pour mon père.

En fait, je ne pouvais pas imaginer qu'il ne soit plus parmi nous, parmi les vivants.

Quand, quelques jours plus tard, je me suis trouvé devant le caveau de mes parents, après avoir parcouru la maison vide, constaté son absence, parcouru les pièces désormais silencieuses, observé ses affaires personnelles éparées dans son bureau, j'ai pris conscience que l'absence de mon père allait être définitive, irréversible, je ne le reverrai plus jamais, nous ne parlerons plus ensemble.

Ma gorge s'est nouée, j'ai éclaté en sanglot, je suis tombé à genoux sur la dalle de granit noir encore garnie de gerbes et de fleurs, terrassé par la douleur. Mes tantes, qui m'avaient accompagnée, furent rassurées de constater que j'étais en définitive un être normal.

Depuis le décès de ma mère en 1990, emportée par une infection foudroyante, mon père vivait

seul dans cette grande maison plantée au cœur d'un domaine de plusieurs hectares.

Il avait acquis cette propriété dans les années 1966, une époque où Saint Rémy de Provence n'était qu'un petit village délaissé par le seigneur de Grimaldi.

Le Prince Rainier de Monaco ne mettait jamais les pieds dans son fief, le marquisat des Baux.

Mon père avait pris la décision d'héberger près de lui, ses sœurs. Mes tantes avaient perdu leurs époux dans un accident de la route, devenues veuve prématurément avec chacune un enfant, elles s'étaient retrouvées sans grandes ressources et sans toit.

La propriété avait pour nom, l'Enchanteresse, mon père l'avait ainsi baptisé, chacun de nous connaît dans sa vie, une époque, un temps pendant lequel règne le bonheur, puis au fil des ans, cet enchantement s'étiolle, devient rare, des instants éphémères et combien précieux.

Sur ce grand terrain situé sur la route qui relie Saint Rémy à Maillane, en passant par les Baux en Provence, mon père avait fait bâtir deux maisons modestes, une dans laquelle j'étais né

et où nous avons vécu avec ma mère et lui, une enfance heureuse jusqu'à ce que le temps, par une triste journée d'hiver, emporte ma mère vers un autre monde, peut être meilleur, on se plaît à le dire.

Dès que cela fut possible, j'ai ressenti le besoin impérieux de fuir ce nid dans lequel, seul avec mon père et mes tantes, j'avais la sensation d'étouffer, je sais maintenant ce que je tentais de fuir, mais on n'échappe jamais à son destin, il est patient, il dispose de tout son temps pour réaliser ses œuvres funestes.

Après avoir passé mon bac avec mention, mon père avait tenté de me m'orienter vers une première année de médecine, c'était son choix de carrière, pas le mien, mais il m'avait un temps convaincu que cela pouvait être bon pour moi, mais après une année à la fac d'Aix, j'avais décidé brutalement de changer de voie, d'air et d'horizon, j'avais ressenti le besoin de voler de mes propres ailes, de me prendre en main, de gérer ma vie et décider de mon avenir, une opportunité s'était présentée, un master en biologie à Boston aux États-Unis.

Je me souviens que mon père avait été déçu par ce choix, mais tout compte fait la vie d'un médecin de campagne ne m'attirait pas du tout, je trouvais que ce sacerdoce manquait d'aventure, de piquant, d'imprévu.

J'ai avoué à mon père que j'aurais fait un très mauvais médecin, je manquais déjà d'empathie, de compassion envers mes semblables, mon père m'avait répondu tristement, fait comme tu le sens mon fils, mais tu sais, un toubib n'est pas obligé de souffrir avec ses malades, l'affect n'est pas nécessaire, je dirais même que le contraire est préférable, cela permet d'être objectif dans ses choix.

La déception de mon père, sa souffrance m'avait fait mal, mais j'avais tenu bon.

Les parents oublient trop souvent que leurs enfants ne sont pas éternellement sous leurs autorités, ils les protègent un temps, mais n'en sont responsables qu'un bref instant de leurs vies, un moment presque éphémère, vingt ans, c'est très court en fait.

L'autre maison bâtie sur le domaine était occupée par ses deux sœurs, Éléonore et Berthe, mes tantes restées sans ressources après que leurs maris respectifs furent les victimes d'un horrible accident, alors qu'ils étaient au volant de leurs camions.

Mon père avait décidé, d'assurer leurs subsistances. Il ne m'en avait jamais parlé, jamais je ne l'avais entendu s'en vanter auprès de quiconque. Je ne l'ai su que bien plus tard, à l'âge adulte, grâce à lui, mes tantes avaient pu élever décemment leurs deux fils et leur donner un métier.

J'ai compris plus tard pourquoi mes tantes vouaient à mon père une adoration sans borne.

Mon père était un type bien, respectable et respecté, un modèle du genre.

Son entourage, ses amis, sa famille ne cessaient de me le répéter à la moindre occasion, au point d'en devenir agaçant.

Toute mon adolescence, je n'avais entendu que des louanges sur le dévouement de Maxime Saint-Leu, mon père, le médecin généraliste,

connus de tous, aimés de tous, respecté, irréprochable.

Je ne connaissais pas à cette époque l'étendue de ses exploits.

J'ai appris la disparition de mon père alors que je me trouvais depuis six mois en plein désert Australien, cantonné au cœur de terres arbustives xériques, perdu au milieu de nulle part, avec une équipe de jeunes chercheurs de mon âge, nous avons pour mission de recenser, d'évaluer la potentialité de nouvelles espèces végétales rares qui vivent dans ce désert.

Certains de ces végétaux d'espèces inconnues, n'ont jamais été répertoriés, ils possèdent des caractéristiques extraordinaires.

Grâce à leur constitution moléculaire, ces plantes parviennent à survivre pendant des décennies sans eau, par des températures pouvant atteindre cinquante degrés.

La vie reste un grand miracle, un phénomène inexpliqué et inexplicable, dont les origines, les raisons et la finalité nous échappent.